Chanoine Jean-Louis Le Floc'h

Le diocèse de Quimper
entre Révolution et Séparation

Société archéologique du Finistère

L'essor du XIXe siècle

La seconde moitié du XIXe siècle a été marquée par un immense essor de la dévotion mariale qui s'est d'ailleurs prolongé dans le XXe siècle. Ce développement du culte marial a été marqué et en partie soutenu par une conjonction d'événements.

Le diocèse a possédé, de 1855 à 1871, un évêque, Mgr Sergent, qui a fortement favorisé la dévotion à Notre Dame. Il profitait, il est vrai, des efforts consentis, depuis le début du siècle, par les paroisses pour la conservation des sanctuaires. Au début du Premier Empire, le pouvoir civil voulut en supprimer beaucoup. Mais le peuple chrétien y tenait. C'est en ce sens qu'il faut comprendre les réponses du recteur d'Ergué-Gabéric : « Il y a dans la commune une chapelle pour l'ouverture de laquelle soupire toute la commune et même tout le canton. Celui qui l'acheta est content de la rendre gratis. Elle est encore dans un état de décence et de sureté convenables, et il est très utile d'en demander la disposition au gouvernement, pour procurer l'instruction des enfants et la messe les dimanches et fêtes aux fidèles qui sont très éloignés de l'église principale qui est, pour ainsi dire, à une extrémité de la commune. Cette chapelle c'est Kerdévot. Elle est plus centrale que l'église principale et en est éloignée près d'une lieue. Si, pour mettre Kerdévot à la disposition de la commune, il suffit que le propriétaire en fasse cession entre les mains d'un notaire, faites-le moi savoir par le porteur et je me rendrai tout-de-suite à Quimper avec le propriétaire de Kerdévot ; il désire s'en démettre » (1804). Ceci était fait peu après et en 1809, le recteur pouvait écrire : « Il y a dans cette commune six chapelles. Trois sont en ruines. Les trois autres, m'a-t-on dit, avaient été vendues (pendant la Révolution). La commune elle-même avait acheté deux. La troisième avait été achetée par un particulier pour la commune, de ses propres deniers ou, comme disent plusieurs, des deniers de la commune. Il en a fait don à la commune par acte passé devant notaire et déposé au secrétariat de l'évêché. Ces chapelles qui sont utiles sont : Kerdévot, Saint-André, Saint-Guénolé. Elles sont distantes du bourg d'environ une lieue, et entre elles d'à peu près autant. Je ne sais pas si Saint-Gildas a été vendu ; elle est en ruines. Saint-Joachim et Sainte-Apolline, aussi en ruines, ont été vendues. » Ainsi, comme nombre d'autres chapelles, des sanctuaires dédiés à Notre Dame ont pu, par la volonté du peuple et du clergé, être conservés et rendus à la dévotion des fidèles.

En second lieu, il faut considérer le contexte. Grand et petit séminaires diocésains, collèges ecclésiastiques avaient toujours suscité des vocations missionnaires. Mais, après la Première Guerre mondiale, ces institutions s'ouvrent largement à une sorte d'animation missionnaire sous forme de conférences assurées par des missionnaires anciens élèves de la maison ; les bulletins des institutions secondaires ecclésiastiques s'en faisaient largement l'écho. Parallèlement, la revue missionnaire diocésaine *Lizeri breuriez ar feiz* voyait son tirage augmenter considérablement, à la demande des paroisses. Ainsi se développait tout un climat favorable aux missions.

Deux cas de participation privilégiée du clergé de Quimper à l'établissement de la mission : Haïti et Burlinton (USA)

Haïti

À la suite du concordat conclu entre le Saint-Siège et la république d'Haïti en 1860, Pie IX demanda à Martial Testard du Cosquer, recteur de la paroisse Notre-Dame-du-Mont-Carmel à Brest, d'aller réorganiser la Mission dans ce pays. Nommé en 1863, l'archevêque de Port-au-Prince se préoccupa de trouver en France et plus spécialement en Bretagne des prêtres pour œuvrer à la réévangélisation de ce pays. L'archiviste de la Société des prêtres de Saint-Jacques[3], dans la présentation de la liste des missionnaires partis en Haïti depuis 1864, rappelle que, sur un total de 862, 652 étaient Bretons. Parmi les vingt premiers missionnaires accompagnant Mgr Testard du Cosquer, figuraient cinq compatriotes finistériens. Cependant, sur un siècle, c'est le diocèse de Vannes, avec 238 missionnaires, qui s'est montré le plus généreux. Le diocèse de Quimper en a fourni 157. Ici encore, c'est à partir de 1930 que Quimper prend la tête pour les départs en Haïti, avec des années particulièrement fécondes : de 1943 à 1948, sur les soixante-deux jeunes prêtres ordonnés pour Haïti, trente-trois étaient du Finistère.
Il faut faire état d'une circonstance qui a favorisé ces réponses aux besoins de la mission en Haïti : c'est l'établissement du séminaire pour la formation de ces missionnaires en plein cœur du Léon, à Saint-Jacques, auprès de Landivisiau. Cette proximité du séminaire permettait de sensibiliser des jeunes aux besoins de cette terre de mission ; d'autant plus

3 À partir de 1959, les expulsions d'évêques et de prêtres se sont multipliées en Haïti. Les prêtres formes au séminaire Saint-Jacques se sont constitués, avec l'accord du Saint-Siège, en « Société des prêtres de Saint-Jacques dont le siège est au séminaire Saint-Jacques où se trouve aussi actuellement le service diocésain d'animation missionnaire de Quimper. Les prêtres de Saint-Jacques ont, depuis 1960, un nouveau champ d'apostolat au Brésil.

que, dans les débuts, quelques prêtres diocésains, prêtés par l'évêque de Quimper, étaient venus étoffer le corps professoral du séminaire.
Cette mission d'Haïti est très originale. Comme le fait remarquer leur archiviste, « c'est le seul exemple connu d'une Mission confiée, dans un pays donné, à des prêtres séculiers, *Fidei donum* avant la lettre ». À cette mission, le diocèse de Quimper a apporté largement son aide en prêtres.

Burlington (USA)[4]

En 1853, fut créé un nouveau diocèse, démembré de celui de Boston et recouvrant tout l'État du Vermont, le siège épiscopal étant fixé à Burlington, sur le lac Champlain. L'évêque chargé de la fondation était Louis de Goesbriand, âgé de 37 ans. Il était originaire de Saint-Urbain, près de Landerneau. Il avait fait ses études au petit et au grand séminaire de Quimper, puis à Saint-Sulpice. Au lendemain de son ordination, avec l'agrément de son évêque, il s'embarquait pour l'Amérique où il aida à l'organisation du nouveau diocèse de Cléveland, où il fut plus tard vicaire général après avoir obtenu son excardination de Quimper. Aussitôt nommé évêque, il lançait un appel à l'aide vers le diocèse de Quimper, car il n'avait trouvé dans le Vermont que cinq prêtres, dont deux retirés du ministère. « Il me faudrait une douzaine de prêtres, écrivait-il à l'évêque de Quimper… Vous voudrez bien communiquer ma lettre aux messieurs du séminaire… Je voudrais vous voir épouser ma cause en faisant ce qui serait en votre pouvoir pour faire naître des vocations. Je me figure que la Providence m'a fait naître en Basse-Bretagne, puis m'a attiré en Amérique, afin de faire venir dans cette vaste partie de la vigne du Seigneur d'autres ouvriers bas-bretons… » Tôt après, il arrivait à Quimper et repartait avec sept Finistériens. En 1858, il annonçait que plus de la moitié de son clergé venait du diocèse de Quimper. Cette nouvelle Église particulière d'Amérique trouvait donc à sa fondation un évêque et, pour une bonne part, un clergé issu du diocèse de Quimper. Vingt ans plus tard, en 1874, Mgr de Goesbriand revenait en Finistère demander encore de l'aide. Deux jeunes prêtres se portaient volontaires. Au grand séminaire, cinq jeunes clercs répondaient à son appel. Ayant obtenu leur excardination, l'évêque de Burlington les ordonna, pour le compte de son diocèse, dans la chapelle du grand séminaire de Quimper. La correspondance laissée par ces missionnaires fait apparaitre que leur adaptation au diocèse de Burlington se fit sans grosses difficultés, en raison de l'existence de paroisses peuplées de Canadiens français.

4 Voir p. 161.

On pouvait donc commencer immédiatement un ministère en langue française, et prendre ainsi son temps pour apprendre l'anglais.
C'est ainsi que dix-sept bas-bretons, évêque et prêtres, léonards et cornouaillais, ont œuvré efficacement à la fondation et à l'organisation de l'Église dans l'État du Vermont en Amérique. Lorsque Mgr de Goesbriand décédait à 83 ans en 1899, la mission était terminée ; l'Église de Burlington volait de ses propres ailes, avec 55 000 catholiques, quatre-vingt-dix paroisses et soixante-dix prêtres aidés par quelques religieux.

En conclusion

Le départ de prêtres originaires du diocèse vers les missions ne constitue qu'un aspect de la coopération missionnaire de l'Église diocésaine. Les prêtres ne sont pas les seuls. Dans les listes publiées en 1978, figuraient aussi environ huit cents religieuses et quatre cents frères issus de ce diocèse. Des aides financières considérables, dans le passé comme dans le présent, s'opèrent en faveur des missions. L'animation missionnaire existe de longue date. Depuis un certain nombre d'années, une structure diocésaine a été instituée, avec un délégué épiscopal. Chaque année, une rencontre des missionnaires en congé est organisée autour de l'évêque du diocèse. La revue diocésaine *Nos Missionnaires* est l'organe de liaison et de répercussion de tous ces efforts d'animation. Le millier de prêtres fournis aux missions ne sont pas l'effet d'une génération spontanée. Ces vocations se sont écloses dans une Église résolument tournée vers la mission *ad extra*.
Nous pourrions reprendre les termes employés par l'archiviste de Saint-Jacques dans la présentation de sa longue liste des prêtres missionnaires en Haïti : « Il ne s'agit pas de tirer quelque titre de gloire. Il s'agit de garder la mémoire des anciens… » pour que ne se perde pas le souvenir de ceux qui ont répondu à l'appel du Seigneur pour aller vers l'inconnu et qui ont radicalement tout quitté, y compris leur univers culturel, pour s'ouvrir à une autre acculturation. Derrière ces longues listes constituées patiemment dans les archives des congrégations et des diocèses, se profile toute une histoire d'actes d'apôtres dans notre époque contemporaine. « Garder la mémoire des anciens, pour ceux-là qui, si Dieu le veut, viendront à leur tour se mettre au service du Seigneur », ajoute l'archiviste de Saint-Jacques. En signe d'espérance, dans les temps difficiles que vivent aujourd'hui nos vieilles chrétientés qui ont tant fait pour porter la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre.

Du Finistère au Vermont aux origines de l'Église aux USA

En 1976, les États-Unis d'Amérique ont fêté le deuxième centenaire de leur indépendance. À cette occasion, le président de la Conférence épiscopale aux USA adressa à Mgr Etchegaray une lettre qui exprimait la reconnaissance de l'Église de son pays envers l'Église de France. « ...Tandis que le clergé français fournissait beaucoup de prêtres et même d'évêques à l'Église américaine du XIXe siècle, les laïcs procurèrent une aide financière par l'œuvre de la Propagation de la Foi. » De notre diocèse bien des religieux et religieuses ont travaillé aux Etats-Unis. Certains y sont encore... Cependant de cette présence finistérienne en terre américaine il y avait une illustration dont il est bon de se souvenir : l'épiscopat de Mgr de Gœsbriand et le ministère des prêtres de chez nous qui l'accompagnèrent à Burlington, dans l'État du Vermont.

Il est bien connu que l'Église de France a apporté une aide importante et efficace à la naissance et au développement de la jeune Église américaine. De nombreux diocèses ont été fondés aux États-Unis, dans le courant du XIXe siècle, à mesure que se peuplait et se développait cette nation. Parmi les multiples contributions du diocèse de Quimper à l'Église d'Amérique, il en est une plus originale, dont il convient de rappeler le souvenir, à l'occasion du bi-centenaire de l'indépendance des États-Unis. Il s'agit de la fondation d'un diocèse tout neuf : celui de Burlington, dans les limites de l'État du Vermont. L'évêque fondateur et la moitié de la première équipe de prêtres affectés à ce diocèse sortaient du clergé de Quimper.

L'évêque : Louis de Gœsbriand

Il était né à Saint-Urbain, le 4 août 1816. D'abord élève à Sainte-Anne d'Auray, il poursuivit ses études à Pont-Croix, où il termina sa rhétorique en 1834. Séminariste de Quimper, il fit partie du petit groupe que les évêques, depuis le Concordat, envoyaient régulièrement à Saint-Sulpice étudier la théologie. C'est là, semble-t-il, que se précisa sa vocation pour les missions lointaines. C'est là, en tout cas, qu'il rencontra Mgr Purcel, évêque de Cincinnati, dans l'Ohio. Celui-ci, à la demande de Louis de Gœsbriand, sous-diacre à l'époque, écrivit en 1839 une lettre pathétique à Mgr de Poulpiquet, le suppliant « pour l'amour de Jésus-Christ et l'avantage de sa pauvre église de lui céder ce jeune séminariste ». Il lui fut répondu qu'on ne pouvait disposer de M. de Gœsbriand. Celui-ci pensa que ce qu'on ne pouvait obtenir par les rapports d'évêque à évêque, pouvait l'être par la grâce des relations entre les Gœsbriand et les Poulpiquet. Il fit agir son père, qui connaissait probablement avec l'évêque. Le père du séminariste écrivit donc, sollicitant l'avis de l'évêque sur la question, mais s'empressant surtout de donner d'abord le sien : si son fils avait la vocation pour les missions à l'extérieur, il ne fallait pas s'y opposer, « de crainte, dans une matière si grave, de s'opposer aux vues de Dieu ». Il souhaitait cependant que le séminariste termine ses études en France, et y reçoive la prêtrise. Ainsi fut fait, et le lendemain de son ordination, en juillet 1840, Louis de Gœsbriand s'embarquait pour l'Amérique, au service du diocèse de Cincinnati. Il resta là pendant sept ans, curé de la paroisse de Louisville. En 1847, à la fondation du diocèse de Cleveland, le premier évêque de ce lieu lui demanda de venir diriger le pauvre séminaire qu'il installait dans une étable désaffectée. Deux ans plus tard, désirant nommer Louis de Gœsbriand vicaire général l'évêque de Cléveland obtenait pour celui-

ci l'excardination de Quimper : Louis de Gœsbriand devenait Américain. En 1853, les évêques de la région de New-England demandaient la création d'un nouveau diocèse pour l'État du Vermont. Louis de Gœsbriand était nommé à ce nouveau poste. Ordonné évêque à New-York le 30 octobre 1853, à l'âge de 37 ans, il inaugurait un épiscopat de quarante-six années.

Le nouveau diocèse de Burlington

Quelques semaines après sa nomination, le nouvel évêque écrivait à Mgr Graveran et lui décrivait son champ d'apostolat : « Burlington est une jolie ville contenant environ 6 000 âmes, et bâtie sur le lac Champlain qui s'étend du nord au sud tout au long de l'État du Vermont. L'évêché de Burlington est un démembrement du diocèse de Boston, et comprend tout l'État du Vermont, dont la largeur moyenne est d'environ dix-sept lieues et la longueur d'environ cinquante. Nous sommes voisins du Canada et nous pouvons, en quelques heures, nous rendre à la pieuse ville de Montréal. Le pays est fort montagneux, très froid mais très sain et des plus pittoresques. La population du Vermont dépasse un peu 300 000. Parmi cette population, qui va toujours croissant, je ne crois pas qu'il se trouve plus de 15 000 catholiques. Les autres, c'est-à-dire les américains proprement dit, sont descendants des Anglais et professent différentes religions, ou bien n'en professent aucune ; mais passent pour être remarquables par leur franchise, leur intelligence et leur économie. Les villes du Vermont sont petites, mais construites avec goût : toutes contiennent un petit collège ou université ; et comme le sol n'est pas fort fertile, ils ont utilisé leurs rivières et cascades pour la construction de manufactures de différentes espèces... J'ai trouvé, tout bien compté, dans mon diocèse cinq prêtres, dont deux sont à Burlington...
La plus grande partie de mes diocésains sont Irlandais. Quelques-uns ont acquis de petites terres, mais la plupart sont ouvriers dans les carrières de marbre et d'ardoise qui sont ici fort communes, ou sont domestiques chez les Américains. Une bonne partie, au moins un tiers de nos catholiques sont Canadiens et parlent le français. Ce sont des hommes de foi, bons et simples, mais qui ont d'autant plus besoin de prêtres qu'ils n'ont pas été persécutés pour leur foi, comme les Irlandais... Il y a neuf chapelles seulement dans le diocèse. »

Appel au diocèse de Quimper

La grande préoccupation de Mgr de Gœsbriand est de trouver, dans l'immédiat, quelques prêtres pour l'aider dans sa mission apostolique. La dernière partie de sa lettre est un plaidoyer pressant auprès de l'évêque de Quimper : « J'aurais besoin d'une douzaine de prêtres, car il y a au moins douze agglomérations catholiques qui auraient besoin d'un prêtre résidant au milieu d'elles. Des jeunes gens dans les ordres sacrés qui viendraient ici, avec de la piété, du zèle et une capacité ordinaire, pourraient être employés immédiatement parmi les Canadiens dont ils connaissent la langue ; au bout de quelques mois, ils sauraient assez d'anglais pour entendre les confessions... Que si tant de jeunes ecclésiastiques qui en France sont comme contraints de demeurer oisifs, savaient que de consolations on éprouve en pays de missions, ils s'empresseraient de quitter parents et patrie, pour suivre une carrière si glorieuse à Dieu. Pourrais-je espérer, Monseigneur, que vous voudrez bien communiquer cette lettre à ces bons messieurs du séminaire, afin qu'ils s'en servent près de leurs élèves comme ils le jugeront convenable ? Je sais que votre Grandeur ne mettra point d'obstacle aux vocations qui pourraient se présenter, mais j'aimerais vous voir épouser ma cause, en faisant ce qui pourrait être dans votre pouvoir pour faire naître des vocations. Bien que personne ne soit prophète dans son pays, il arrive pourtant, suivant le cours ordinaire de la Providence, que des relations de parenté, d'amitié, de commune origine, sont destinées à produire des associations d'apostolat. Je me figure que la Providence m'a fait naître en Basse-Bretagne et puis m'a attiré en Amérique, afin de faire venir dans cette vaste partie de la vigne du Seigneur d'autres ouvriers bas-bretons. »

Une première équipe de Finistériens

Dix-huit mois plus tard, au printemps de 1855, Louis de Gœsbriand était à Quimper. Il faut croire que le terrain était déjà préparé, puisque cinq volontaires se présentaient, tout prêts à partir pour le Vermont : trois prêtres, un diacre, un clerc tonsuré.

Voici leurs noms. Pierre-Jean Le Calvez, de Plobannalec (Plonivel), prêtre de 1854 et instituteur au Grand-Ergué. Il entrera, en 1890, au monastère d'Oka, près de Montréal où il est mort le 27 mars 1907.

François Marie Picart, de Saint-Pol-de-Léon, prêtre en 1855. Il mourut à Burlington, âgé de 39 ans, le 22 juin 1870.

Jean-François Salaun, de Landévennec, prêtre de 1843, vicaire à La Martyre. Arrivé à Burlington en 1855, il fut affecté en 1875 au diocèse de Newarck. À l'âge de 70 ans, il se retira à Saint-Clair à Nantes où il mourut le 19 octobre 1895.
Stanislas Daniélou, de Ploaré. Il était diacre à son départ pour le Vermont. Il y est décédé le 2 avril 1897.
Jérôme-Marie Cloarec, de Saint-Sauveur. Parti tonsuré, il continua son séminaire en Amérique et y fut ordonné prêtre en 1858. D'abord curé de campagne chez les Irlandais, il devint par la suite curé de Burlington. Il fut le collaborateur le plus immédiat de l'évêque, qui le fit vicaire général. « On voulut même faire un évêque du brave curé, mais il se montra récalcitrant » dit l'auteur de sa notice nécrologique. Il fut protonotaire apostolique en 1908. Jérôme Cloarec, ouvrier de la première heure, fut vraiment le « permanent » : il assista à l'arrivée dans le Vermont de tous les finistériens, les vit mourir les uns après les autres, à une exception près. Après le décès de son évêque, auquel il survécut longtemps, il devint le correspondant avec les familles de ses confrères bretons. Il décéda, âgé de 87 ans, à Burlington le 10 février 1920.

Cette première équipe, partie en 1855, comptait, deux ans plus tard, deux unités de plus. Hervé Cardinal, de Guiclan, avait 46 ans quand il rejoignit le Vermont ; il avait déjà occupé quatre postes dans le diocèse, vicaire à Recouvrance, aumônier de l'hospice de Brest, recteur de Plouézoc'h, puis de Logonna-Daoulas. À son arrivée là-bas, en décembre 1857, Louis de Gœsbriand lui confia la paroisse des Canadiens de Burlington, dont l'évêque assurait lui-même le service depuis quatre ans. Hervé Cardinal fut, plus tard, curé de Mitter. Il était parti sans *Exeat*. Il revint en France en 1878, fut quelque temps chapelain à Tréflévénez et passa les cinq dernières années de sa vie à Saint-Joseph de Saint-Pol-de-Léon où il décéda en 1883.

Louis Le Cam, de Kersaint-Plabennec, arrivait à Burlington quelques semaines après Hervé Cardinal. L'évêque le garda près de lui, tout cet hiver, pour qu'il apprenne l'anglais. Il exerça ensuite dans diverses paroisses. Il termina sa vie dans la fonction d'aumônier de l'hôpital de Burlington, où il décéda le 24 octobre 1903.
Ainsi, en l'année 1858, sept prêtres finistériens étaient en mission dans le Vermont et Louis de Gœsbriand, dans une lettre de remerciement à Mgr Sergent, faisait savoir que plus de la moitié de ses prêtres sortaient du diocèse de Quimper.

Départ d'une deuxième équipe

Cependant, le nombre des catholiques augmentait régulièrement, les communautés s'organisaient. Vingt ans après la fondation du diocèse, Mgr de Gœsbriand se trouva de nouveau aux abois. Il lui fallait, d'urgence, quelques prêtres en plus. Il revint donc à Quimper au début de 1874, pour solliciter une nouvelle aide de la part de ses compatriotes. Son appel fut entendu. Deux jeunes prêtres se portaient volontaires.

Joseph Donnart, de Langolen, vicaire à Guimiliau ; il ne resta que quatre ans à Burlington. En 1878, il était mis au service du diocèse de la Nouvelle-Orléans où il exerça pendant une vingtaine d'années. Il est probablement décédé vers 1900.

Joseph Kerlidou, de Landerneau, était depuis un an vicaire à Audierne. Parti au Vermont en 1874, il décéda à Burlington le 27 décembre 1899, âgé de 55 ans.

Quatre séminaristes se présentaient aussi à l'évêque de Burlington. Ayant obtenu leur excardination, il fut décidé que Mgr de Gœsbriand procéderait à une ordination particulière « pour Burlington », dans la chapelle du grand séminaire de Quimper. Le 8 mars 1874, il imposait la première tonsure à François Yvinec, ordonnait au sous-diaconat Jérôme Gélot, au diaconat Joseph Brélivet, à la prêtrise Jean-Marie Coathuel.

François Yvinec était de Guiclan : il continua son séminaire en Amérique, exerça le ministère à Burlington où il est mort, âgé de 39 ans, le 31 mai 1892.

Jean-Marie Coathuel, de Briec, ordonné prêtre à Quimper, n'occupa, semble-t-il qu'un seul poste : celui de vicaire à Saint-Joseph de Burlington. Atteint d'une maladie cardiaque, il mourut le 7 décembre 1902.

Joseph Brélivet, originaire de Locronan, diacre en partant, fut ordonné en Amérique. Il fut 25 ans au Vermont.

Jérôme Gélot, de Pluguffan, ordonné aussi en Amérique en décembre 1875, fut successivement curé de Rutland et de Poutney, dans le Vermont ; c'était un homme très actif et dynamique. Il est mort là-bas le 5 décembre 1904. Mais, dès 1881, il avait fait venir au diocèse de Burlington son frère, Jean-Marie Gélot, qui était vicaire à Huelgoat depuis 1879. Il fut vicaire de son aîné ; il est mort à l'hôpital de Burlington le 27 mai 1907.

En l'année 1881, ils étaient onze prêtres finistériens dans ce diocèse dont le clergé était encore très peu nombreux. En effet, lors de la

dédicace de la cathédrale de Burlington, en 1867, le diocèse ne comptait encore que dix-neuf prêtres en activité ; en 1900, ils étaient quatre-vingt-huit. Nos compatriotes ne furent pas, semble-t-il trop dépaysés en arrivant dans le Vermont. Il y avait d'abord l'évêque, qui était un des leurs, s'exprimant aussi bien en breton qu'en français : son père, bretonnant lettré – il avait publié une traduction bretonne de fables de La Fontaine – avait tenu à lui apprendre, dès l'enfance, la langue des ancêtres. Il y avait aussi les communautés canadiennes d'expression française : on pouvait commencer, au milieu d'elles, un ministère immédiat, sans être arrêté par une question de langue. Évidemment, on apprenait aussi l'anglais, langue officielle du pays ; mais on pouvait prendre son temps pour y parvenir, sans être tenus par des impératifs contraignants. Ces prêtres étaient affectés à des communautés déjà existantes, dont le type d'expression de la foi ne différait guère de celui de nos communautés bretonnes. Il faut reconnaître cependant que la pastorale dans le Vermont était, malgré tout, marquée par la mentalité américaine : fondations, constructions, création d'écoles, d'hôpitaux, efficacité... Les tempéraments fougueux, tel celui de Jérôme Gélot par exemple, se trouvaient très à l'aise dans ce genre de projets. Le grand facteur de dépaysement était l'environnement protestant. La proportion de catholiques, dans cette population, n'excédait pas 10 à 15 %. À cette situation, il fallait bien s'adapter ; quelques-uns, dans les débuts, eurent du mal à s'habituer à ce contexte. Mais, tout compte fait, personne parmi les prêtres bretons n'éprouva de difficulté sérieuse à trouver sa place dans le diocèse de Burlington.

Décès de l'évêque ; fin de la mission

En 1892, Louis de Gœsbriand demanda un coadjuteur. Il fut question, pour cette fonction, de Jérôme Cloarec, le bras droit de l'évêque. Mais on estima, tout bien considéré, que l'époque de la « mission » était terminée. Il convenait de choisir un autochtone : l'Église du Vermont pouvait désormais voler de ses propres ailes. Le clergé comptait soixante-dix prêtres et quelques religieux. Ce fut donc Mgr Michaud, né à Burlington, qui devint coadjuteur. Louis de Gœsbriand, cependant, avançait en âge, le poids des infirmités se faisait de plus en plus lourd. Retiré chez les sœurs de Saint-Joseph à Burlington dans les derniers mois de sa vie, il y décédait, le 3 novembre 1899, âgé de 83 ans, doyen de l'épiscopat américain. « Il porta un intérêt tout spécial à l'Église des États-Unis. On peut dire qu'il était identifié avec elle, par ce fait qu'il avait été contemporain des fondateurs de la plupart des sièges épiscopaux de ce pays.

Mais la portion de cette Église américaine qui lui était la plus chère, après son diocèse de Burlington, était sans doute cette grande province ecclésiastique de New-England, dont faisait partie son diocèse, et dont il était le doyen. Ses sages conseils, ses suggestions encourageantes, sa conduite toujours inspirée par sa mission d'évêque, ceux qui l'ont connu s'en souviendront toujours... Votre Cher père et guide ne peut être oublié... Il y a 46 ans, lorsqu'il arrivait ici, il y trouva cinq prêtres et neuf humbles chapelles. Lorsqu'il a fermé ses yeux à la lumière de ce monde, son clergé atteignait le chiffre de 70 ; il y avait 90 églises et une population de 55 000 fidèles. Dans chaque hameau, village, cité de ce diocèse, il a laissé le souvenir de son zèle et de ses labeurs... » (oraison funèbre, par l'évêque de Manchester, USA). Avec la mort de l'évêque se terminait l'envoi des prêtres finistériens dans le Vermont. Il y eut cependant une exception. En 1903, à la demande de Jérôme Cloarec, Jean Billon, diacre de Locronan partit, le dernier, pour Burlington. Il manquait un vicaire à Jérôme Cloarec ; Jean Billon le sera jusqu'à la mort du curé. Il fut ensuite curé de Winoski où il décéda le 19 mars 1926. Les prêtres bretons de Burlington mourraient les uns après les autres. Jérôme Cloarec resta longtemps, jusqu'en 1920, seul témoin vivant de l'époque lointaine où un évêque bas-breton arriva, bientôt accompagné par un groupe de prêtres léonards et cornouaillais, fonder l'Église dans l'État du Vermont.